

PETER GREEN

Les Guerres médiques

499-449 avant J.-C.

T E X T O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



LES GUERRES MÉDIQUES

DU MÊME AUTEUR

- Alexander of Macedon. A historical biography*, Berkeley, University of California Press, 1991.
- D'Alexandre à Actium. Du partage de l'Empire au triomphe de Rome*, trad. d'Odile Demange, Paris, Robert Laffont, 1997.
- The Argonautika* d'Apollonios Rhodios. Traduction, présentation et commentaire. Berkeley / Los Angeles / London, University of California Press, 1997.
- From Ikaria to the Stars. Classical mythification, ancient and modern*, Austin, University of Texas Press, 2004.

PETER GREEN

LES GUERRES MÉDIQUES

499 - 449 av. J.-C.

Traduit de l'anglais, du grec et du latin par Denis-Armand Canal

TEXTO
Le goût de l'histoire

La première édition a été traduite
avec le concours du Centre national du livre

Titre original : *The Greco-Persian Wars*
© University of California Press, 1996
© Peter Green, 1996

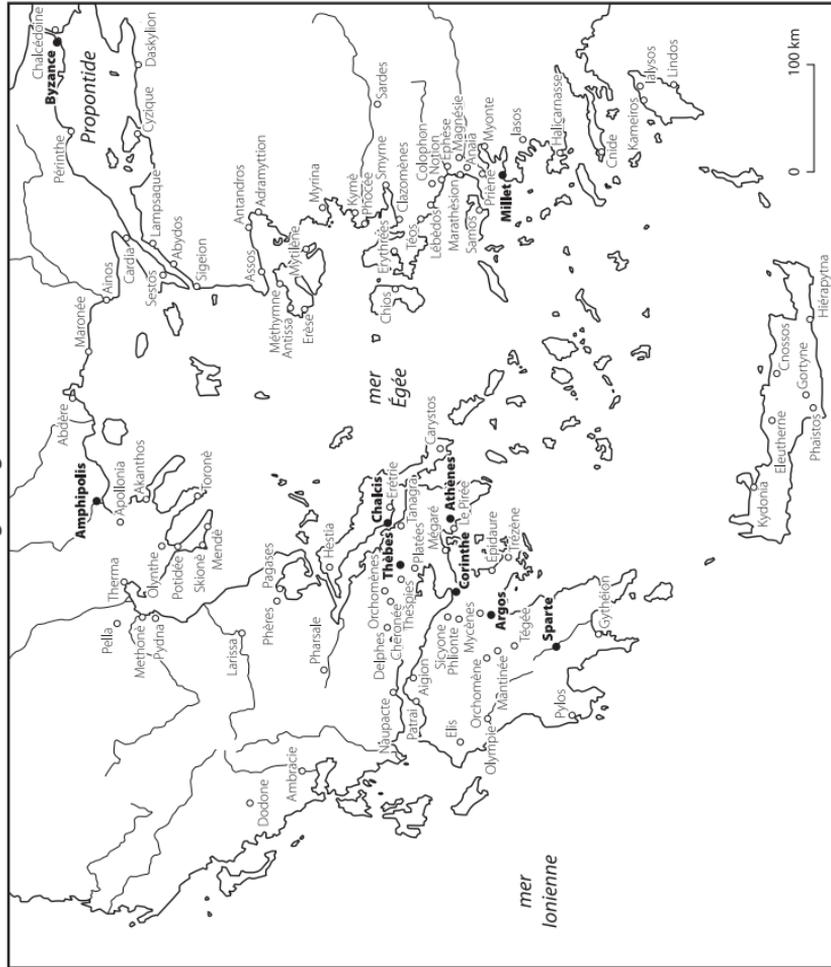
© Éditions Tallandier, 2008, pour la traduction
et l'édition en langue française et 2012 pour la présente édition

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

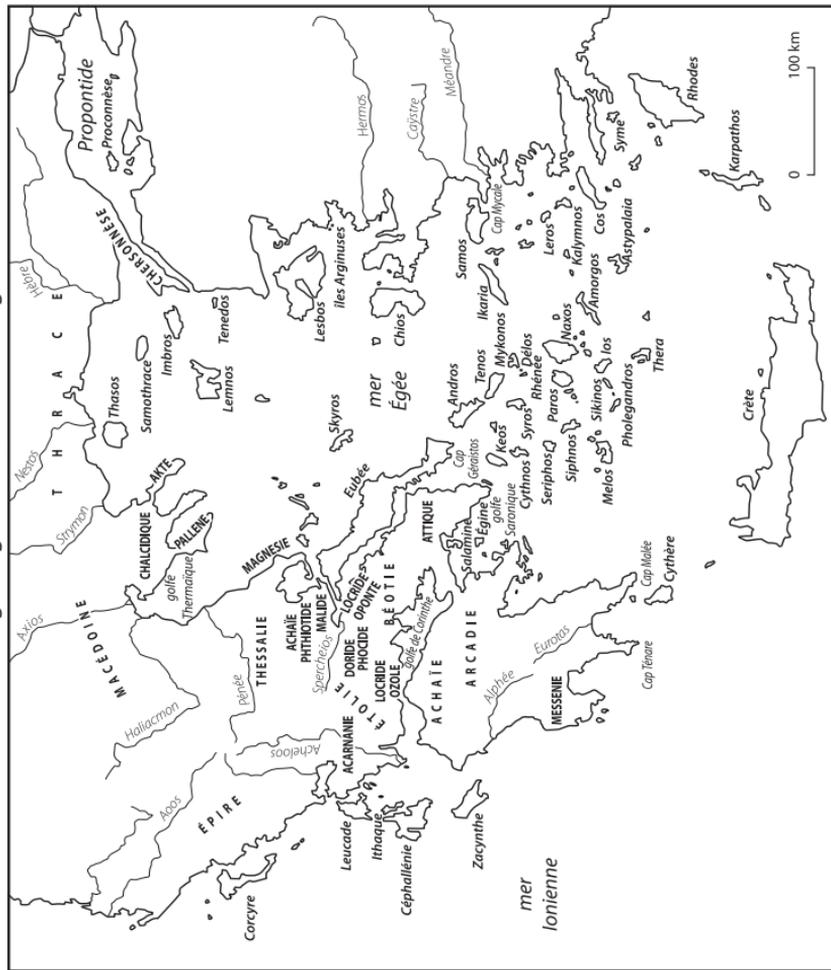
SOMMAIRE

Introduction à la réédition de 1996	11
Préface et remerciements	27
Chapitre premier	
DARIUS ET L'OCCIDENT	33
Chapitre II	
L'HÉRITAGE DE MARATHON	83
Chapitre III	
DANS L'ATTENTE DU BARBARE	123
Chapitre IV	
L'ÉPREUVE DE LA LIBERTÉ	165
Chapitre V	
LA MURAILLE DE BOIS	221
Chapitre VI	
LES PORTES DU PÉLOPONNÈSE	285
Chapitre VII	
LE DERNIER ENNEMI	335
Notes	401
Table des cartes	415
Copyright	417
Abréviations	418
Bibliographie	420
Supplément bibliographique	427
Index	437

Le monde grec égéen : les cités



Le monde grec égéen : îles, fleuves et régions



INTRODUCTION À LA RÉÉDITION DE 1996

De tous les livres que j'ai écrits, celui-ci est le plus intimement et le plus agréablement lié dans mon esprit à l'expérience physique et sentimentale de mon long séjour en Grèce. Ma biographie d'Alexandre commença en Macédoine puis s'en était allée vers l'Orient ; et mon roman sur Sappho, *The Laughter of Aphrodite* [*Le Rire d'Aphrodite*], n'a jamais vraiment quitté l'ambiance magique de Lesbos. Mais l'histoire des guerres médiques restera à jamais associée dans mon esprit à mon exploration, essentiellement à pied, d'Athènes, de Phalère, du mont Cithéron, des gorges de Tempé, de la piste montagnaise du Kallidromos, de l'Isthme et du Péloponnèse. J'avais l'habitude de faire mes leçons sur Marathon et Salamine *in situ*, pour mon plaisir et – je l'espère – celui de mes étudiants. Ils apprécièrent sans doute la sortie de Marathon au cours de laquelle le défunt Robin Burn (qui m'a cruellement manqué depuis) et moi-même – nous avions des idées très différentes sur le déroulement de la bataille – menâmes un débat acharné (peut-être pour le bénéfice des étudiants) depuis le rivage de Schoïnia jusqu'au Soros. Les expéditions topographiques en Attique, parmi les premières fleurs du printemps ou dans les journées rouge et or de septembre (que les Grecs modernes appellent « le petit été de saint Démétrios »), étaient rehaussées par la présence d'amis aussi précieux qu'Alan Boegehold, C. W. J. Eliot et Gene Vanderpol. Kevin Andrews habitait toujours sa grande et vieille maison délabrée, en haut de la rue Loukianou (démolie depuis longtemps pour faire place aux inévitables tours d'habitation), où l'on se retrouvait pour parler politique grecque ancienne ou moderne (il est toujours bien difficile de les distinguer). Mes lectures d'Eschyle et de Pindare, d'Homère et d'Hérodote se mêlaient à des incursions chez les écrivains grecs modernes tels que Cavafy, Séféris, Elýtis ou Sikélianos. Le passé et le présent se rejoignaient d'une façon

que Ritsos – un poète que je ne connaissais pas encore – a si puissamment évoquée.

Il était alors inévitable qu'en me lançant dans une étude sur l'affrontement entre une poignée de cités-États grecques et l'empire achéménide de Perse, ces influences se fissent sentir. Si je regarde un quart de siècle en arrière, je trouve que *The Year of Salamis* [*L'Année de Salamine*], titre de la première édition, était un livre pratique, rempli de mer et de soleil, de paysages calcaires, de sueur et d'épuisement physique, avec une conscience intense de la pérennité et de l'importance extrême du contexte physique en Grèce. Mais d'autres facteurs intervinrent. Tandis que je faisais mes recherches et mon livre, nous passions de la troisième à la quatrième année de la dictature des colonels : l'emblème du phénix renaissant était partout et la plupart des gens ne voyaient guère de lumière à l'horizon. J'émis alors l'idée – prémonitoire, comme la suite allait le montrer – qu'il fallait prier pour une récession économique : rien ne couperait plus rapidement ni plus efficacement l'herbe sous les pieds d'un *tyrannos* (dont le succès reposait après tout sur la fourniture de biens consommables). Cet argument fut tourné en dérision par les humanistes – toujours nombreux – pour qui les arguments économiques étaient ou suspects (témoignages de marxisme) ou irrémédiablement vulgaires. Il trouva naturellement son application dans mon étude sur les Pisistratides.

Je pense aussi que beaucoup d'entre nous étaient – pour des raisons évidentes – plus réceptifs que nous n'aurions pu l'être autrement à un concept fondamental d'Hérodote : la « liberté-sous-la-loi » (*éleuthéria, isonomia*), radicalement opposée au despotisme oriental. De fait, le changement majeur d'attitude sur le sujet, depuis 1970, a été l'émergence de la notion grecque de « l'altérité barbare » comme procédé de rhétorique et de propagande, objet primordial de ce qui était la réalisation d'une définition de soi¹. On en sait aujourd'hui beaucoup plus sur le monde achéménide que l'on en savait alors (même si fort peu de ces connaissances s'appliquent directement aux guerres médiques) et les leçons pressantes du multiculturalisme nous ont obligés à examiner avec circonspection la propagande « anti-barbare » des Grecs – à commencer par *Les Perses* d'Eschyle et l'ensemble des *Histoires* d'Hérodote. Pourtant, même dans ces conditions,

Hérodote a toutes les chances d'apprécier un Perse ou un Égyptien autant qu'un Grec (habitude qui lui a valu de sévères réprimandes de la part de Plutarque, dans un célèbre et irascible essai : voir Bowen), et il reste presque notre unique témoin pour une bonne partie des relations entre les Perses et l'Occident. De plus, dans les occasions relativement rares où l'on peut le confronter aux documents achéménides (essentiellement épigraphiques), Hérodote montre une exactitude des plus rassurantes, allant parfois jusqu'à la reprise des textes officiels².

Il reste vrai que le travail le plus utile de ce dernier quart de siècle pour tout historien des guerres médiques (ou pour quelqu'un comme moi, qui entreprend de réviser un ouvrage ancien) se trouve dans deux secteurs : les études achéménides en général, et l'exégèse d'Hérodote. Le récit événementiel reste largement non affecté par le vaste apport de l'archéologie iranienne récente (par exemple les publications successives des ateliers d'*Achéménid History* organisés par Helena Sancisi-Weerdenburg, ou la conférence de Briant-Herrenschmidt sur le tribut dans l'empire perse³). Mais les lumières nouvelles jetées par ces études sur la société, la religion, l'administration, la politique fiscale et l'économie générale de l'empire ne peuvent qu'éclairer les raisons sous-jacentes de ce qui était jusque-là incertain ou obscur. La révolte de l'Ionie en donne un excellent exemple. Les pressions économiques exercées sur les Grecs d'Asie Mineure par la politique fiscale de Darius et son expansion en Europe, qui les privait de marchés profitables, sont à présent beaucoup plus claires⁴. Plus intéressants et plus complexes encore sont les liens et les sympathies entre les aristocraties perses et ioniennes⁵, qui jouèrent dans l'histoire de l'Égée un rôle si crucial et si mal étudié. Le phénomène du « médisme » – la trahison au bénéfice de la Perse – se révèle finalement aussi ambigu et nuancé que tout chasseur d'espions pouvait le prévoir au temps de la guerre froide⁶.

La plus importante des études sur Hérodote a été la splendide édition italienne réalisée par Mondadori (Milan)⁷ : texte révisé, traduction parallèle, documentation et commentaire complets, ample bibliographie, à raison d'un gros volume par « livre » d'Hérodote. Les livres VIII et IX, tous deux par Agostino Masaracchia, sont parus les premiers, respectivement en 1977

et 1978 (le volume VIII a été réédité en 1990). Après quoi David Asheri a sorti le livre I en 1988, puis les livres II à V ont suivi à intervalles irréguliers entre 1989 et 1994. Le livre VI, par Nenci, est paru en 1998. Malheureusement, le livre VII (Lombardo) est encore à paraître. Rien de comparable n'existe en anglais, le commentaire le plus « récent » étant toujours celui de How et Wells (1912). Il est également vrai, comme A. W. Gomme l'a fait remarquer depuis longtemps⁸, qu'Hérodote « est plus que d'autres un écrivain qu'il faut lire, et non discuter⁹ ». Cela pourrait-il être la raison pour laquelle « aucun ouvrage satisfaisant sur Hérodote n'a été publié depuis deux générations » (et sans doute beaucoup plus, dirais-je personnellement), comme s'en plaignait Waters il y a dix ans, au début d'une entreprise non complètement réussie pour remédier à cette situation¹⁰ ? Il précisait d'ailleurs sa pensée en parlant d'un livre « que le lecteur moyen peut comprendre et qui facilite la compréhension et l'appréciation de ce vaste ensemble que sont les *Histoires* ».

Il est bien certain que, même si les études universitaires sur Hérodote n'ont jamais faibli, elles abordaient dans leur grande majorité des cas particuliers. Des détails et encore des détails. Bien que les vues d'ensemble manquent cruellement, j'ai beaucoup appris depuis que j'ai écrit ce livre – mais à la façon d'une mosaïque – non seulement sur Hérodote mais aussi sur presque tous les aspects des guerres médiques. Je continue à présent d'examiner attentivement les messages sous-jacents, en particulier grâce à l'étude des rois spartiates renégats. J'ai toujours soupçonné qu'une bonne partie des *Histoires* avait pour but – au moins secondaire – de fournir à Athènes une inconfortable leçon de choses sur les dangers de l'expansionnisme impérialiste : cette croyance s'est trouvée renforcée depuis¹¹. Toutefois, aujourd'hui que je produis une seconde édition, je ne vois pas que mes conclusions fondamentales aient été bouleversées à ce point. Plus de temps pour réfléchir, oui, et plus de place pour la documentation, certainement. Mais sur les grandes questions, je ne suis pas tombé sur un témoignage nouveau ou une thèse récente qui m'aient conduit à changer radicalement de conception.

Prenons un exemple révélateur. En 1970, il était clair à mes yeux, d'après plusieurs arguments particulièrement convaincants

avancés par Lewis (1961) (entre autres sur les archaïsmes révélateurs), que le prétendu *Décret de Thémistocle* – pourtant texte du III^e siècle qui avait été publié, oublié, remanié et actualisé en plusieurs circonstances – représentait malgré tout le noyau du fameux décret promulgué en juin 480 (ou peut-être une compilation d'extraits de plusieurs décrets¹²). Pourtant, plusieurs savants étaient prêts à soutenir que ce texte était un faux, destiné à réveiller la ferveur patriotique lors de la guerre sociale de 357-355 ou contre Philippe de Macédoine ou encore pendant la guerre lamiaque contre Antipater (323-322). Il était tout bonnement improbable, selon moi, qu'un document antique aussi détaillé eût été produit à des fins de propagande (pour ne rien dire de l'appel à la création d'une flotte, alors que la nécessité la plus criante était la mise sur pied d'une défense terrestre). Cette argumentation fut élaborée dans l'ignorance totale des méthodes et des raisons des falsificateurs dans leur travail. Cette ignorance était brillamment soulignée par ceux qui firent remarquer les contradictions supposées entre Hérodote et le *Décret* comme autant de preuves de l'inauthenticité de celui-ci. En réalité, ces contradictions étaient justement parmi les plus sûres garanties : la dernière chose que les faussaires souhaitent faire – entre autres par défaut d'imagination, qui est d'ailleurs l'une des raisons primordiales pour s'adonner à la falsification – est bien d'éveiller la suspicion en allant contre leur principale source d'information¹³.

Le prolongement du débat initial sur l'authenticité montra qu'on avait très vite atteint le point où la logique était remplacée par la foi partisane, situation qui arrive plus souvent qu'on n'aimerait le penser dans la science universitaire. C'est peut-être la raison pour laquelle si peu d'articles ont été consacrés à ce problème ces dernières années. Après 1971 (qui vit naître un autre argument en faveur d'un texte de propagande anti-macédonien, cette fois sous la plume de Prestianni), le silence se fit pendant plus de dix ans – à l'exception d'une charge de Robertson (1976) attribuant aux prétendus faussaires de la seconde ligue de Délos (apparemment hyperactifs entre 375 et 368 !) non seulement le *Décret de Thémistocle* mais aussi, et pour faire bonne mesure, le *Serment* et la *Convention de Platées*, le *Décret du Festival*, la *Paix de Callias*, le *Serment de l'éphébie* et le *Décret du congrès* de Périclès ! L'effet escompté

de cette collection hétéroclite et la raison pour laquelle les faussaires auraient préféré inventer des absurdités, au lieu d'évoquer le passé réel, restaient des problèmes qui n'étaient jamais envisagés. En 1982, Robertson reconnut au moins (et enfin) le fait évident¹⁴ que « vers 380 comme à tout autre moment du IV^e siècle, il est impossible d'imaginer un public capable de supporter tous les détails d'antiquaire avec lesquels le décret embellit, dans sa concision, le thème de la puissance navale athénienne ». Mais au lieu d'abandonner sa théorie, il partit simplement vers un autre siècle en quête d'un public qui supporterait cet esprit d'antiquaire. Il est ainsi arrivé jusqu'à Ptolémée Philadelphie. Malgré sa propre puissance navale, ce fils d'un des anciens généraux d'Alexandre avait apparemment peu de chances d'être poussé à l'émulation par des mesures de guerre prises à Athènes plus de deux siècles auparavant. J. F. Lazenby – j'y reviendrai plus longuement dans un instant –, tout en concédant que le problème ne serait sans doute jamais résolu, écrivit pourtant en 1993 que « cela prouve virtuellement que le décret n'est pas authentique¹⁵ ». Vraiment ? Sur ce point, même si nous différons sur la chronologie de base, je trouve les arguments de Hammond en faveur de l'authenticité bien plus convaincants, élaborés avec une authentique compréhension de la psychologie des faussaires¹⁶.

Je m'imaginai aussi que ce pourrait être une utile et nécessaire leçon d'humilité, de faire le tour des recensions académiques de *The Year of Salamis* et de voir comment elles traitaient mon moi professionnel, dans l'insolence de sa jeunesse. Ce fut une expérience intéressante, mais pas toujours dans le sens auquel je m'y étais attendu¹⁷. Édouard Will – un historien de l'Antiquité dont l'œuvre m'inspire le plus profond respect – avisait le lecteur que, s'il lui était loisible de me lire avec plaisir, il serait bien avisé « d'abandonner d'emblée toute espèce de cuistrerie » – une mise en garde dont j'eus lieu de me souvenir puisque « cuistrerie » ne signifie pas simplement pédanterie ridicule (ce que Will voulait certainement dire, j'en suis convaincu), mais aussi comportement grossier, muflerie. Ayant ainsi admis – de façon désarmante – que les questions de stratégie ou de tactique l'ennuyaient profondément, Will passait ensuite (il ne fut pas le seul) à la mise en cause de mon *alter ego* fictionnel, coupable de s'être mêlé d'historio-

graphie professionnelle : premièrement en idéalisant mes personnages (c'est-à-dire en les rendant trop réels), et deuxièmement (le plus important) en montrant une aversion de romancier historique pour les lacunes. Mais son principal grief était toutefois que j'avais « isolé à l'excès l'épisode des guerres médiques de son contexte profond : le grand pourquoi de toute l'affaire n'est pas exploré en profondeur ».

Ce « grand pourquoi » ayant été pour moi – comme pour Hérodote¹⁸ – l'une des raisons majeures d'écrire le livre, le coup était rude. Je pensais en effet que j'avais mis en lumière beaucoup de choses : les dangers d'une politique achéménide d'expansionnisme vers l'ouest et vers l'Europe, en particulier lorsqu'elle était liée à des exactions financières insupportables ; le vent du changement démocratique soufflant de la Grèce continentale pour renverser les *tyrannoi* ; la paralysie du commerce grec en Anatolie ; la déconvenue de nombreux dirigeants ioniens, qui avaient collaboré très confortablement pendant trente ans et plus avec leurs suzerains perses, au point de déclencher une révolte concertée ; l'escalade des hostilités après l'incendie de Sardes, impliquant désormais le point d'honneur et l'impératif territorial ; l'impact de Marathon qui avait insufflé à Athènes la fierté et l'esprit de résistance acharnée ; la faiblesse de Xerxès face aux plans ambitieux de ses parents et de ses courtisans¹⁹ ; et, pour finir, la capacité d'une poignée – juste ce qu'il fallait – de ces États grecs factieux et querelleurs à dépasser le « médisme », l'égoïsme, les dissensions sociales intestines et l'éternelle partie de bataille, juste assez de temps pour repousser l'assaut d'une machine de guerre dont la seule taille terrorisait, tout en créant aussi de délicats problèmes de commandement et de logistique. Je ne puis que promettre de mettre tous ces facteurs – et bien d'autres – davantage en valeur, la prochaine fois.

Certains critiques feraient naturellement n'importe quoi pour une bonne controverse (plusieurs, dans le cas de Frank Frost). J'ai cité l'anecdote imagée rapportée par Plutarque : le jeune Thémistocle se promène sur la grève de Phalère avec son père Néoclès, lorsque celui-ci lui montre la coque pourrissante d'une vieille trière échouée et dit : « C'est exactement la façon, mon enfant, dont les Athéniens traitent leurs dirigeants lorsqu'ils n'en ont plus besoin. » *Se non è vero, è ben trovato*. Le commen-

taire de Frank – nous sommes devenus de bons amis depuis – fut le suivant : « Lorsque le lecteur se rend compte que la démocratie n’existait alors que depuis dix ans, il ne peut que créditer Néoclès d’une remarquable prescience. » Mais depuis quand la démocratie a-t-elle jamais été l’indispensable ingrédient du jeu politique éternellement pervers des Grecs ? Cette critique est de même niveau que l’affirmation que ma position sur cette politique se fonde sur « un mélange de Plutarque, de Marx [!] et de Toynbee [!!] ». Je pense que l’évocation de Marx est due à mon analyse du conflit entre l’aristocratie terrienne (appuyée par les fermiers les plus influents, qui servaient comme *hippeïs*) et les basses classes, qui ramaient dans les trières et formaient l’épine dorsale de la thalassocratie émergente d’Athènes. Franck avançait que ce conflit n’existait pas ! Il est bien difficile de lire le passage des *Lois* de Platon que je cite plus loin et de continuer à soutenir ce point de vue²⁰.

Il y a, inévitablement, un certain nombre de bévues et d’erreurs qu’il me faut rectifier. Même si je savais parfaitement que la rade de Phalère servait de base navale aux Athéniens avant le développement du Pirée, une distraction fâcheuse m’a fait faire de Thémistocle un client des tavernes du front de mer de ce dernier au moins un an (494) avant le début des travaux. En 510, la Thessalie n’était pas l’alliée de Sparte. Il est inexact de parler du « gouvernement en exil » d’Hippias, même si les Perses considéraient celui-ci comme le dirigeant légitime d’Athènes. Xanthippe était *stratègos* en 480-479 ; aucun témoignage solide n’appuie une charge similaire en 489-488. Il est impossible de présenter Callixéinos, un de ces mystérieux personnages connus seulement d’après les tessons, ou *ostraka*, de l’Acropole, comme ostracisé en 483-482 ou dans un autre moment de cette décennie, même si lesdits *ostraka* le décrivent comme un « traître » de la famille des Alcéméonides et sont presque aussi nombreux que ceux qui attaquent Thémistocle²¹, ce qui rend l’hypothèse d’un ostracisme particulièrement vraisemblable. La cotte de cuir de l’hoplite grec n’était probablement pas renforcée de plaques de bronze. Quant à mes doutes sur Mnésiphile, tuteur de Thémistocle, ils ont été levés par la découverte de nouveaux *ostraka* qui confirment son existence et sa résidence dans le dème de Thémistocle²². Je crois moins

que jadis à la possibilité, pour une trière, de fracasser les rames d'un autre vaisseau en le rasant de près. Vingt-quatre – et non vingt – États étaient réunis à Platée et une phrase malencontreuse, en page suivante, a conduit un savant (donc peut-être d'autres lecteurs) à supposer, à tort, que je pensais que Pausanias, capitaine général des Hellènes, était un roi de Sparte, alors qu'il était le régent de Pléïstarque, fils de Léonidas.

De manière générale, je reconnaîtrais volontiers avec Frost et Briscoe que mon traitement de la scène politique athénienne, en particulier entre Marathon et l'invasion de Xerxès, est simplifié à l'excès et beaucoup trop schématique, spécialement pour ce qui est des victimes de l'ostracisme durant cette décennie. Si un nombre non négligeable d'entre eux étaient des Alcéméonides, ils n'étaient pas nécessairement tous des opposants de Thémistocle, même si je continue de penser que cela reste hautement probable²³. À l'instar de Lewis²⁴, je dois concéder – à regret – qu'«une reconstitution historique n'est pas encore possible» ou du moins sûre, à partir des presque 9 000 *ostraka* exhumés au Céramique (1965-1968). Sur cet ensemble, un peu plus de la moitié (4 647) sont au nom de Mégaclos, fils d'Hippocrate; 1 696 à celui de Thémistocle et 490 à celui de Cimon (qui était encore un éphèbe en 489, lorsqu'il paya l'amende de son père Miltiade). Ces trois noms sont réunis par des *ostraka* qui recollent, et Lewis inclinait à les dater des années 470 (même s'il avait abandonné son idée d'une «cache» unifiée). Il me semble toujours vraisemblable que la confrontation Mégaclos / Thémistocle est bien celle de 486, comme on le supposait à l'origine (et la présence de Cimon n'exclut pas cette possibilité). Comme le dit Lewis, cette date ancienne – si elle est vraie – détruirait la thèse de Badian selon laquelle Thémistocle n'a guère d'importance avant 482, mais je ne l'ai jamais cru. L'ostracisme de Xanthippe reste un mystère : Aristote (*Constitution des Athéniens*, 22, 6) affirme qu'il fut le premier condamné à l'exil dans ces années-là, non comme «ami des tyrans» mais simplement parce qu'il «paraissait être trop grand». Il est probable toutefois que son mariage dans le clan des Alcéméonides ait été un facteur aggravant²⁵. Les ambiguïtés de cette époque évoquent irrésistiblement la France

de Vichy et – comme je l’ai suggéré plus tôt – le monde de l’espionnage pendant la guerre froide.

Ceci m’amène à l’un des points les plus importants soulevés par les critiques non seulement de ce livre (Weiler, Will, Frost et Meyer), mais aussi d’un ouvrage plus récent tel que *D’Alexandre à Actium*, au sujet de mon habitude d’esquisser des parallèles entre les mondes ancien et moderne : cette pratique est condamnée comme historiquement malsaine et captieuse à tous égards pour le lecteur. Certaines des raisons pour ce faire, parfaitement logiques, ne se recommandent guère aux universitaires, en particulier le fait que, si l’on écrit pour un public comprenant des lecteurs profanes, il devient fastidieux, pour l’auteur comme pour son lectorat, de ne pas avoir de points de référence identifiables et accessibles. C’est en ce sens que des parallèles modernes, même s’ils ne sont pas précis, permettent au lecteur non informé de se faire une idée approximative de ce qui se passe. Nulle personne raisonnable n’irait supposer un moment que ces parallèles ont été avancés comme rigoureusement exacts : par exemple – et pour anticiper un point qui sera exposé plus loin –, que l’utilisation du vocabulaire militaire moderne voudrait donner l’impression que les hoplites de Platées fonctionnaient comme une brigade d’armée de la Seconde Guerre mondiale. Par ailleurs, la nature humaine – comme les historiens en ont été parfaitement conscients à partir d’Hérodote – a la désagréable habitude de se répéter (qu’il s’agisse de tragédie ou de farce), de sorte que je n’estime pas plus malsain de rechercher ce type de récurrences que de faire comme Thucydide qui recommandait « d’examiner clairement [*τὸ σαφῶς σκοπεῖν*] à la fois les événements du passé et ceux qui vont arriver, selon toute vraisemblance humaine, de façon très similaire, voire identique²⁶ ». Mes recherches sur l’hellénisme m’ont appris que ce genre de parallèles a beaucoup de choses à nous apprendre²⁷.

La critique des sources est une affaire d’une égale importance. On a vu que Will m’attribuait (à juste titre, et je pense que la même chose est vraie de la plupart des historiens, comme des papyrologues) une aversion pour les lacunes – ce qui ne veut pas dire que je croie toujours qu’on puisse les combler. Frank Frost a expliqué très clairement les principes présidant à ce type de grief :

DANS LA MÊME COLLECTION

DERNIÈRES PARUTIONS

Jacques BAINVILLE, *Napoléon*

G. BRUNO, *Le Tour de la France par deux enfants*

Curtis CATE, *La Campagne de Russie*

Matei CAZACU, *Gilles de Rais*

Guy CHAUSSINAND-NOGARET, *Les Femmes du roi, d'Agnès Sorel
à Marie-Antoinette*

Amable DE FOURNOUX, *La Venise des Doges*

Sylvain GOUGUENHEIM, *Le Moyen Âge en questions*

Gilles HENRY, *Petit dictionnaire des mots qui ont une histoire*

Pierre JOURNOUD et Hugues TERTRAIS, *Paroles de Dien Bien Phu*

François KERSAUDY, *Churchill contre Hitler*

Olivier LALIEU, *La Résistance française à Buchenwald*

Henry LAURENS, *Français et Arabes depuis deux siècles*

Pierre MONTAGNON, *Histoire de la Légion, de 1831 à nos jours*

Henri PIGAILLEM, *Anne de Bretagne*

Jean-Robert PITTE, *Histoire du paysage français*

Karyn POUPÉE, *Les Japonais*

Claude QUÉTEL, *Histoire de la folie*

Fey VON HASSEL, *Les Jours sombres*

Cet ouvrage a été composé
par IGS-CP à L'Isle-d'Espagnac (16)

Dépôt légal : mai 2012
ISBN : 978-2-84734-924-5
N° d'édition : 3505
Imprimé en France